

A LA BRUNANTE.

CONTES ET RÉCITS

PAR FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

A. J. A. N. Provencher,
Homme de lettres.

Mon cher ami,

Un soir, en causant avec un paysan des amertumes et des improbabilités de la vie, il m'interrompit, en me disant :

— Bah ! quant à moi, je suis certain de mon heure !

Et il se prit alors à me raconter dans un style dont je renoncerais à rendre le pittoresque, la plus fantastique de toutes les histoires.

— Un soir, me dit-il, j'étais en train de fumer la pipe auprès du poêle.

Ma femme veillait chez le voisin, et j'étais bien seul à tisonner mon feu, lorsque tout-à-coup, je vis poindre dans le rayon de lumière qui jaillissait hors de la buche pétillante, une blonde tête d'enfant.

En la regardant attentivement, je la vis grossir petit à petit ; un léger poil follet se dessina sur la lèvre supérieure ; il devint moustache, et les boucles soyeuses se prirent à brunir puis à noircir comme des plumes de corbeau.

Bientôt le front commença à se dégarnir.

Par ici, par là scintillèrent quelques cheveux blancs. Ils s'argentèrent tous les uns après les autres ; des rides vinrent creuser les joues rebondies, et un main se dégageant du fond obscur se posa sur les tempes jaunies, où roulaient des sucs froids.

Une terrible impression envahit alors cette tête naguère souriante. Un hoquet saccadé déforma la bouche qui bientôt resta immobile.

Petit à petit les chairs prirent une teinte violacée.

Elles se détachèrent par lambeaux, et le crâne lui-même finit par se disloquer et disparaître en poussière fine et blanchâtre pour aller se perdre dans le rayon doré qui sortait toujours par la petite porte du poêle.

Je m'étais vu moi-même, car c'était une apparition étrange....

— Qui me ressemblait comme un frère !

ajoutai-je en citant le triste vers de cette *Nuit de Décembre*, où Alfred de Musset est venu enfouir son pauvre cœur meurtri.

— Oui, monsieur, comme un frère, répéta-t-il avec une morne conviction, et quand je me relevai, je vis bien que c'était là un avertissement, et que je ne dépasserais jamais la soixantaine.

Cette terrible vision m'était confiée, il n'y a pas bien longtemps de cela, sur les bords poétiques de cette rivière de Saint-François de la Beauce, que nous avons en tant de plaisir à cotoyer ensemble.

Elle me remit, en tête, un projet que nous avions eu. Celui d'écrire sous la dictée du peuple, ces mille et un rien si poétiques qui, lorsque tombe la brunante (1) et s'allonge la veillée, accourent à tire d'aile hanter les coins du feu de notre cher pays.

Spectres, fantômes, sorciers, feu-follets, lutins, jongleurs, loup-garou, marionnettes, chasse-galerie, tout devait trouver une honnête place dans notre manuscrit, et c'était toi-même qui avais fait les parts.

Tu devais prendre pour lot les émouvantes apparitions de la forêt, les contes naïfs des "gens de la cage" qui descendent l'Ottawa et le Saint-Maurice, les histoires énergiques et sauvages du chasseur et du trappeur des solitudes de l'Ouest.

Moi, il me fallait courir le golfe Saint-Laurent, et en rapporter ses ballades tristes comme son flot verdâtre, et ses récits brumeux.

Nous nous séparâmes.

Depuis, nous avons fait ce que l'homme ne cesse de faire dans la vie :

Nous avons oublié.

Nos rêves littéraires ont fait place à la chasse étourdissante, donnée sans trêve ni merci, au pain quotidien.

Pourtant, entre une requête demandant une subvention pour un chemin de colons, et un projet de loi valant une charte incorporant un chemin de fer, j'ai trouvé le moyen de me recueillir au milieu de mes souvenirs d'enfance.

J'arrive le premier à notre rendez-vous, et en bon garçon qui ne garde pas rancune à ton amour du *far niente*, je prends plaisir à te dédier ces modestes contes et récits dans le style et avec le langage du bon peuple Canadien-Français.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

LE BAISER D'UNE MORTE.

Un cierge est à mes pieds, entendez-vous le glas ? Couvert d'un drap blanc ne voyez-vous pas ? C'en est fait ! dans un mois la terre me dévore. Amenez-moi mon fils, que je l'embrasse encore.

AUGUSTE BRIZEUX.—La seconde vue.

I.

UN VIOLON ENSORCELÉ.

— J'ai bien connu Edouard-le-Chasseur, un habitant de la paroisse de Charlesbourg, qui vint s'établir à Beaumont, quelque temps après la

(1) Si le lecteur se met à la recherche de ce mot, il feuilletera tout le dictionnaire de l'Académie sans le trouver. C'est un néologisme canadien français pur sang, et m'est avis qu'à la brunante est beaucoup plus harmonieux et plus poétique que son synonyme français : "sur la brune."

guerre de 1812. Il était beau garçon dans son temps, paraît-il, mais la première fois que je le vis, ce n'était plus qu'un grand, chauve, sec, anguleux, beaucoup plus vieux et beaucoup plus savant que moi. Il est mort, il y a bien vingt ans aujourd'hui, et sa tombe qui se trouve là-bas dans le coin du cimetière, entre celle de Jacques Labrèque et d'Ignace F.échette, n'a plus même sa croix. Elle a vieilli, puis est tombée elle aussi !

Ces paroles étaient dites, au début de la veillée de Noël 1869, par mon grand père Mathurin, qui assis tranquillement dans sa berceuse, se chauffait tout frileux auprès du poêle bourré d'érable pétillante, et fumait doucement sa pipe d'argile, pendant qu'il remontait ainsi le cours de ses souvenirs de jeunesse.

— Notre village ne connaissait à le Chasseur qu'une manie et une passion.

Jamais il ne sortait de l'enclos de sa maison, que le dimanche pour aller à la messe, mais en revanche, chaque soir, il jouait du violon, et chose curieuse, disait le passant attardé, son archet se faisait entendre dans chaque chambre comme s'ils eussent été quatre exécutants. Vers dix heures, les lumières de la maisonnette s'éteignaient, et le lendemain, le père Chassou, comme on l'appelait, arrosait ses plantes, sarclait ses plates-bandes, émondait ses arbres, échenillait ses légumes, puis la veillée revenue, il recommençait sa causerie nocturne avec le mystérieux instrument.

Dès la nuit tombante, sur leur part en paradis, les plus braves n'auraient pas approché de la palissade noire qui entourait le réduit de le Chasseur, car depuis bien des années déjà, le bonhomme Ouellette—celui qui guérissait le mal de dents au moyen d'un charme—avait dit confidentiellement à toute la paroisse, que le violon du père Chasseur servait à entretenir des communications avec les esprits. On avait bien, dans le temps, essayé de faire causer la vieille servante Zélie, mais elle avait ri au nez des curieux, leur montrant quatre dents couleur de cuivre verdegriés, et jamais l'indiscrétion villageoise n'avait pu dépasser ces redoutables incisives.

Mon intimité avec le père Chassou débuta par un temps de valse.

Un soir qu'il pleuvait et que mes cordes étaient dilatées par l'humidité, je brisai la chandelle de mon violon. Québec est à trois grandes lieues de la maison ; il faut en faire autant pour revenir, et comme je devais, ce soir-là, achever la dernière partie d'un quadrille promis pour la noce de Jacques Morigeot, j'allai tout tremblottant frapper à la porte du père Chassou.

Il jouait en ce moment un fort beau morceau que, malgré ma frayeur, je reconnus être de Mozart, et tout en conduisant son archet sur les cordes harmonieuses, s'en vint ouvrir lui-même.

Sa tête était couverte d'une tuque rouge, d'où s'échappaient quelques mèches d'un blond grisonnant ; il se trouvait en bras le chemise, ce qui faisait ressortir sa charpente osseuse, et son air était franchement bourru.

— Bonsoir, M. le Chasseur, pardon de vous déranger.

— Qu'est-ce que c'est ? que me voulez-vous à une heure aussi avancée ? répliqua-t-il ; il n'y a que les ivrognes, les voleurs et les loup-garous en route par un temps pareil.

Il avait prononcé ce mot loup-garou avec une telle intonation, que le peu de courage qui me restait se prit à basculer ; vraiment, je les entendais dans la nuit accourir derrière moi, et comme avant-coureur de leur tourbillon, un curieux frisson me circulait dans le dos ; néanmoins, j'avais oui-dire que ces esprits malins ne se rassemblaient jamais avant minuit ; je suspendis donc ma soule à deux mains et repris doucement :

— Mais, père Chassou, il est à peine neuf heures ; je viens vous demander de me prêter une chandelle ; regardez-moi bien, je suis Mathurin, votre troisième voisin.

— Ah ! ah ! ah ! le petit Mathurin que je prenais pour un des gens de la bande de Chambers, ricana-t-il en me mettant sa bougie sous le nez ; entre, mon garçon, viens-t'en auprès du feu, car il bruite dehors ; tu veux une chandelle ? mais tu joues donc du violon ?

— Oui, un peu, père Chassou.

— Et qui te l'a montré ?

— Personne, ou plutôt Richard le colporteur.

— Ce qui revient au même, ajouta le père Chassou en sortant une prise d'une belle tabatière d'or, sur le couvercle de laquelle chevauchait un officier tout chamarré de croix et de cordons, monté sur un superbe cheval en émail noir. Il renifla longuement le parfum de sa fine civette d'Espagne, puis décrochant de la muraille un second violon, tout vieux, tout rapiécé, tout dévernisé, pour lequel Richard n'aurait certainement pas donné en échange deux minots de patates, il passa de la résine sur l'archet, et me regardant de ses yeux gris d'acier :

— Écoute moi ça, mon gars, me dit-il.

Par un mouvement brusque il avait jeté à terre son bonnet de laine ; ses cheveux clair semés laissaient à découvert un front large, luisant et jauni comme celui d'un vieux christ en ivoire : le pied droit légèrement cambré en avant, attendait le moment de battre la mesure ; il avait redressé son dos vouté d'habitude, et son regard perdu entre les poutres du plafond, semblait y chercher quelque chose de vague, d'infini comme la profondeur de sa prunelle, pendant que l'archet courait distraite-

ment sur les cordes, leur tirant des gémissements plaintifs.

Tout à coup son bras s'allongea fiévreusement, un trille navrant sortit des flancs du saphin harmonieux, et attaquant soudain une symphonie en mineure, il se prit à faire jaillir hors de son violon des cris d'amour, des larmes d'angoisses, des sanglots de désespoir qui me suffoquèrent la gorge.

Jamais mon âme, au milieu de ses rêveries, de ses épanchements et de ses douleurs intimes, n'avait rêvé rien de plus surhumain.

Renversé dans ma chaise, la tête en arrière, le regard au plafond à mon tour, je me sentais tourbillonner, emporté par un véritable rêve d'opium.

Devant moi une forme svelte, aérienne semblait se tordre voluptueusement sous l'amoureuse chandelle. Puis elle s'agenouilla. Ce fut alors, une prière, comme jamais je n'en avais entendu s'élever de l'orgue de la vieille cathédrale de Québec ; peu à peu la voix s'éteignit dans une nocturne charmante, sonore, argentine, comme seul, me dit-on plus tard, sût les faire Chapin, pour se relever crescendo jusqu'à la valse la plus échevelée, la plus entraînante qu'ait jamais enfanté Faust dans ses nuits d'orgies sataniques.

Je m'éveillai alors, le violon à la main, ce même violon que le père Chassou avait lorsqu'il m'ouvrit sa porte. Mon rêve était devenu folie et sans pouvoir me rendre compte où je l'avais puisé, j'avais eu le courage d'accompagner le maître.

La sueur perlait sur mon front, mes doigts étaient gonflés par le contact des cordes, mais lui, il riait de son petit rire sec et nerveux.

— Bien ! bien ! très-bien ! Mathurin, tu es fort, excessivement fort mon garçon ! le talent, l'inspiration, le démon de la musique ont fait plus pour toi que Richard le colporteur, mais il est dix heures, voici ta chandelle : reviens me voir quand le cœur te le dira ; tu seras le bienvenu et il y aura toujours un violon pour toi.

II.

UNE PRISE DANS LA TABATIÈRE DU PÈRE CHASSOU.

Chaque soir, quand me le permettaient le travail de la ferme et mes études chez l'excellent M. Noël notre curé, je retournai chez le père Chassou qui bientôt me rendit d'une belle force sur le violon.

Il est vrai que ces visites répétées m'avaient mis au plus mal avec les commères du faubourg qui se chuchottaient entre elles :

— Cela ne fait-il pas pitié de voir un si joli garçon se gaspiller comme ça entre les mains de ce vieux sorcier !

Même la petite Française, qui é ait érudite, leur avait à ce propos raconté l'incendie de Jeanne d'Arc, car elle parlait en termes, mais je faisais l'homme qui ne voit pas, ne comprend pas, et j'allais bravement chaque soir soulever la *clanche* de la porte maudite.

Nous étions déjà à l'approche de la Noël 1839. Ce soir là, en attendant l'heure de la messe de minuit, je m'étais rendu, comme à l'ordinaire chez le père Chassou, et nous venions de terminer une étude ravissante sur les vieux Noël de jadis.

Au dehors on entendait craqueter la neige sous les pieds des chevaux qui menaient l'habitant de la concession chez son ami du bord de l'eau, où il était invité à prendre le réveillon. De temps à autre un des clous du toit, saisi par le froid, sautait en rendant une forte détonation. Il faisait bon, être dans une maison par un temps pareil, et tout en me disant cela, je regardais la veillesse placée entre nos deux violons couchés nonchalamment sur la table, éclairant le front du père Chassou, qui paraissait plus pensif qu'à l'ordinaire.

J'allais rompre le silence lorsque tout à coup, je le vis se lever et quitter la salle basse où nous étions. Il ne fut qu'un instant, mais il n'était plus seul quand il revint, car dans chacune de ses deux mains longues et blanches, il tenait douillettement deux bouteilles, petites, très-éfilées du col et couvertes de toiles d'araignées. De ma vie je n'avais vu le père Chassou en pareille veine de prodigalité ; mais je me souvins à propos du proverbe Arabe, que l'expédition d'Afrique venait alors de mettre à la mode : le silence est d'or me chuchotai-je en moi-même, tout en me contentant d'ouvrir de grands yeux interrogateurs.

Il brisa très-proprement le cachet de cire verte de l'une de ces bouteilles, et l'abaissa sur un verre qui dormait derrière un gros cahier de musique. Une gerbe d'or jaillit, et le père Chassou, ricanant sec comme toujours, me dit :

— Goûtes moi ça, mon gars.

— A votre santé, père Chassou ! Il est bon, très bon !

— S'il est bon ! je le crois bien, tu n'es pas dégoûté, mon garçon, du *Constance* de 1793 ! A ta santé, Mathurin.

— Fichtre ! 1793, c'est bien loin ça ! hazardai-je pour repaier ma gaucherie.

— Oui, mon enfant, répondit-il, en hochant la tête, loin, bien loin, car c'est l'année de ma naissance.

Il but à petites gorgées, puis reprit gravement :

— Et il y aura aujourd'hui trente ans que le missionnaire de la Rivière-Rouge est né.

— Comment le missionnaire de la Rivière-Rouge ? répliquai-je tout étonné.

— C'est mon fils qui est prêtre là-bas. Ah ! plut au ciel que je ne me fusse jamais marié !

— Bah ! qui n'a pas eu ses malheurs domestiques ! dis-je en cherchant quelque part au fond de mon verre, une parole de consolation.

— Oh ! non pas pour moi, fit-il en soupirant, mais pour le repos de ma mère.

J'allongeai doucement les jambes sous la table, pour mieux écouter le récit qui perlait sur les lèvres du père Chassou, au milieu des gouttelettes parfumées du *Constance*.

Il continua d'une voix altérée.

(La suite au prochain numéro.)

PAR CI, PAR LÀ.

Les grandes âmes ont des volontés ; — les faibles n'ont que des désirs.

Décalogue d'un étudiant en droit :

Mon ami V., qui, entre parenthèse, a tant d'esprit qu'il aurait pu inventer les boutons à quatre trous a commis le décalogue suivant. Nous le livrons aux réflexions de nos confrères :

1o A six heures te lèveras
Tous les matins promptement.

2o A six et demi marcheras
Pour ta santé vitelement.

3o A sept étudieras
Tous tes auteurs sagement.

4o A huit déjeuneras
De viande et beurre frugalement.

5o A huit et demi fumeras
Le bon tabac modérément.

6o A neuf bure tuleras
Chez tes patrons assidûment.

7o A l'office copiras
Factum et le reste lisiblement.

8o A midi reposeras
Pendant une heure joyusement.

9o Un petit coup avaleras
Pour t'égayer, de temps en temps.

10o Ton confesseur visiteras
Pendant l'année pas trop souvant.

L'amour est sous entendu.

A. C.

L'ARMÉE.

LES HÉROS INCONNUS.

La guerre provoquée par l'empire qui vient de finir a été bien funeste pour la France. Mais si elle a servi à nous faire reconnaître toute la supériorité de nos innemis les allemands, comme outillage et ordre matériel, sur nos troupes désorganisées, même avant de combattre, elle nous servira de leçon, je l'espère, pour ne jamais nous risquer à aborder un adversaire quelconque, si faible qu'il paraisse, sans avoir pris toutes nos précautions—et les plus minutieuses !— afin de ne pas livrer bataille sans mettre le plus de chances possibles de notre côté.

Que nous faut-il pour cela ? De la prévoyance, encore de la prévoyance, et toujours de la prévoyance : Il nous faut encore une application constante et un soin des détails qui nous ont manqué pendant une période de vingt années.

Cette impérieuse obligation que nous devons remplir sous peine de mort militaire et politique, notre confrère M. Chas. Habenck, vient de la rendre palpable, évidente et saisissante dans un très-intéressant volume qu'il a publié chez Pagnerre, et qui a pour titre les *Régiments Martyrs*.

L'opinion de l'auteur a un poids réel, puisqu'il parle comme un témoin de *visu* des tristes épisodes auxquels il a assisté aux environs de Metz en sa qualité d'*ambulancier de la presse*.

Une chose console, hélas ! dans ces récits de nos désagréments militaires, c'est de voir avec quel entrain, quelle bravoure, quelle intrépidité et quelle héroïque abnégation nos soldats, sârs de mourir, abordaient les Prussiens, quand, par hasard, ils pouvaient s'approcher de ces invisibles ennemis !

Dans ces horribles bagarres, dit l'auteur des *Régiments-Martyrs*, ce que j'ai étudié tout particulièrement, c'est l'homme, soldat ou officier. Certes, j'ai rencontré des brutes, mais en bien petit nombre ; la grande majorité, pour ne pas dire la totalité, était pleine de bonne volonté, de cœur, d'intelligence. Les Prussiens vainqueurs avaient peur, les Français vaincus espéraient encore. L'armée française a été perdue par des chefs, traitres, s'ils prévoient la défaite, incapables, si elle ne leur apparaissait pas inévitable, fatale. Un contre dix toujours, et sans manger, ou à peu près.

On n'a pas pu se servir de tout ce qu'il y avait de ressources et de vitalité chez nous.